

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.

21 SEPT. 1850



Ab. pour Paris, 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 18 fr. — Un an, 36 fr.
 Prix de chaque N^o, 75 c. — La collection mensuelle, br., 3 fr.

N^o 395. — Vol. XVI. — Du Vendredi 20 au Vendredi 27 septembre 1850.
 Bureaux : rue Richelieu, 60.

Ab. pour les dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 18 fr. — Un an, 36 fr.
 Ab. pour l'étranger, — 10 fr. — 20 fr. — 40 fr.

SOMMAIRE.

histoire de la semaine. — Catastrophe de l'aéronaute Gale. — Bibliothèques communales. — Courrier de Paris. — Une excursion à Paucosia (Pyrenées espagnoles). — Considérations sur le magnétisme (suite et fin). — La Commission de permanence. — Revue agricole. — Chronique musicale. — Voyage dans Paris; les magasins de nouveautés. — L'Almanach de l'Illustration. — Revue littéraire; les *Mémoires d'outre-tombe*. — La vie à bon marché; la plume de fer. — L'exposition universelle de Londres. — Mathieu de Dombasle; le maréchal Oudinot. — Bulletin bibliographique.

gravures. Départ du gouvernement de Hesse-Cassel. — Madame Saint-Aubin, ancienne actrice de l'Opéra-Comique. — Cirque des Champs-Élysées; Dressage des chevaux au désert. — Paucosia; Le dernier poste de la douane française; Sallent; L'établissement des bains. — La commission de permanence, 26 portraits. — Les magasins de nouveautés, 5 gravures. — Calendrier, par Cham, 12 gravures. — Statue du maréchal Oudinot. — Statue de Mathieu de Dombasle. — Rebus.

Histoire de la semaine.

Ce sont les nouvelles de l'étranger qui méritent cette semaine l'honneur du pas. Commençons par la petite révolution de Hesse-Cassel. Ce petit État a laissé partir son gou-

vernement, à la suite d'une dissidence entre les chambres législatives et l'Électeur, conseillé par des ministres, parmi lesquels figure un faussaire et un homme d'un nom malheureux, le frère du maréchal Haynau. Voici, dit le *Journal des Débats*, l'histoire en deux mots :

« Il y avait dans la bureaucratie prussienne un fonctionnaire infidèle que le tribunal de Greifswald, en Poméranie, a dû flétrir et condamner pour abus de confiance et falsification de pièces. Devinez où le coupable a trouvé un refuge contre la sentence qui le dégradait? Dans le cabinet de l'Électeur de Hesse, qui l'a nommé son conseiller intime et son ministre dirigeant. Si, au lieu de rêver la chimère de leur unité politique, les Allemands se fussent seulement assurés l'unité civile et morale qui eût empêché un homme condamné comme faussaire dans un des États de la Confédération de devenir premier ministre dans un autre, M. Hasseplugg aurait aujourd'hui tranquillement subi sa peine, et la Hesse ne serait point à la cruelle épreuve où elle est. Les Électeurs de Hesse ont eu trop souvent besoin de serviteurs complaisants; ils ont trop confondu les deniers publics avec

leur fortune privée, et cette singulière gestion ne les a pas toujours empêchés de faire mauvaise figure devant leurs créanciers personnels. Or, M. Hasseplugg avait été choisi pour aviser aux expédients. Il inventa de demander aux Chambres qu'elles votassent la levée de l'impôt, non pas sur le vu d'un budget qu'il ne présentait point, mais de confiance et les yeux fermés. Les Chambres ont refusé, et cette année déjà elles ont été une première fois dissoutes. De nouvelles élections n'ont pas renvoyé un seul adhérent au ministère. La question, posée derechef, a été résolue pour la seconde fois ces jours-ci comme elle l'avait déjà été. Seulement, pour mieux garder l'avantage de leur bon droit, pour mieux établir que toute la difficulté tenait au caractère public et particulier de M. Hasseplugg, les députés hessois n'ont pas voulu refuser absolument l'impôt. Ils s'y sont pris un peu à l'allemande, avec des détours et de la subtilité : ils ont voté la perception de l'impôt direct pour le mois de juillet, celle des impôts indirects pour le trimestre de juillet à octobre, non pas en tant qu'impôts, mais comme avances destinées à demeurer en dépôt jusqu'à ce qu'une loi de



Départ du gouvernement de Hesse-Cassel, le 13 septembre 1850.

L'Equitation au désert, tel est le nom de cet intermède qui m'a été considéré. Ce jeune M. Hancy est quelque chose de plus qu'un tressardi et tres-habile écuyer, c'est la science hippique même, ramenée à son origine et réduite à sa plus simple expression. Cette belle science, Pluvinel, Laguerrière, d'Azbar, Franconi lui-même et leurs pareils, les plus grands hommes de cheval, l'ont chargée d'ornements superflus. A quoi bon la selle et la bride, c'est un raffinement inutile, M. Hancy vous le prouvera. Il équite à la manière primitive de Xénonophon, qui imposait à sa monture impétueuse le simple frein d'une ficelle, et encore est-il visible que l'écuyer n'en use ainsi que par égard pour le spectateur, et uniquement pour le rassurer. Il ne lui en coûte pas davantage, et il lui sied mieux d'effoucher Djali à la façon de ces haris-Numides qui conduisaient leurs coursiers de la main et de la queue seulement. Ecoutez ! l'orchestre du Cirque précède à l'entrée de l'intérimde Centaure, par les soupirs de ses voix de cuivre, qui soufflent le vent du désert, instrumenté par l'écuyer David. Une ombre passe devant vos yeux, c'est Djali, montée par son maître intrépide, Numide authentique, à l'ail de feu, et alors, débarrassée du lacet impotant, sans autre frein que la pensée de son guide, Djali piroquette sur la jambe gauche, la droite en l'air; et, frappant du pied la terre, elle part comme un trait. Après le trot et le galop viennent les lancers renversés en arrière, jeu étrange et périlleux, qui fait frémir le spectateur et lui cause un plaisir d'autant plus grand. Chaque soir on rappelle Djali et son maître, et ils sont couronnés l'un portant l'autre. Elle efface Bertram, Frisette est surpassée, et leurs écuyers n'ont qu'à bien se tenir : dans le succès de M. Hancy il y a de quoi les démonter.

Ce même établissement qui, l'hiver venu, mange à deux râteliers, faisait samedi sa réouverture au boulevard du Temple, si bien que nous allons tourner dans le même Cirque. Son nouveau Sac à malices nous semble un peu tiré de la vieille boîte aux fées. Par quel bout voulez-vous qu'on prenne un récit qui n'a ni queue ni tête? L'imagination aidant, figurez-vous, si l'on vous plaît, tout ce qu'on peut trouver dans un morceau de toile peinte, et la pièce est faite : le ciel ouvre ses trésurs, la terre étale ses prodiges, les villes marchent, les forêts se meuvent, les montagnes glissent d'un roc à l'autre, la féerie est en pleine malice. Pendant ce remue-ménage, toutes sortes de personnages, hommes et femmes, fées et génies, princes et aventuriers en costume turc, se livrent à un dialogue qui vous explique la situation. Hassan, prince de Cachemire, a perdu ses Etats, c'est la faute de sa mère, la sultane Validé, qui a livré le talisman gardien de l'empire à un magicien. Comment chasser l'usurpateur et rendre son trône au roi légitime? Les génies assemblés en manière de congrès décident que l'exilé ne peut rentrer dans ses Etats qu'après avoir trouvé une femme accomplie; la femme s'entend d'une constitution : première malice. Aussitôt le prince court à la recherche de cette huitième merveille et il arrive chez la princesse Astrale, la reine des lumières, royaume où l'on n'y voit goutte, quoique ses habitants soient des lamernes. Et puis le prince traverse les Etats de Colombe, candido et guillerette, pourchassant d'autres allégories dont la malice nous échappe : les forêts vierges, la fontaine de jeunesse, les jardins de la jeunesse et le resto. Au dénouement, puisqu'il faut un dénouement, Hassan épouse la belle Amina, sa compagne d'enfance, et disgracie ses conseillers intimes, Faribous sol et Merlukodanicarcanourafastur; les plus longues malices ne sont pas les meilleures, et ce dernier non pourrait être abrégé comme la pièce. Elle est variée, cela va sans dire; elle abonde en surprises, c'est la condition de toute féerie, et elle aura cent représentations comme les *Pilules du Diable*, on ne l'a faite que pour cela.

Heureux le génie contemporain, s'il existe, qui saisira la vraie féerie de notre temps, l'épisode peut-être le plus curieux de cette grande féerie qui se joue sur la terre depuis le commencement du siècle, c'est-à-dire l'esprit humain reculant ses limites dans les voies du monde matériel, et la science devenant le monde matériel, et le rebours de ce que nous offre le passé, tel est le phénomène, l'explicite qui pourra, et le peigne qui osera. Assurément ces grandes féeries qu'on appelle la *Divine comédie*, *Holand furieux*, la *Tempête*, étaient moins difficiles à machiner, puis-



Madame Saint-Aubin, rôle de Lisbeth; d'après un portrait appartenant à Mlle Fitz-James.



Cirque des Champs-Élysées. — Dressage des chevaux au désert. — Exercices de haute équitation exécutés sur un cheval nu et sans bride par M. Hancy.

que l'imagination ignorante des contemporains faisait l'office de metteur en scène. On a trop répété que le goût du merveilleux s'affaiblissait chez les peuples éclairés ou scientifiques. La vérité, c'est qu'il est plus vivement éveillé en eux, mais en même temps il est beaucoup plus difficile à satisfaire. Ils savent prodigieusement, et, pour arriver à leur imagination, il faut commencer par avoir raison de leur savoir. Interrogez les hommes les plus instruits, et ils vous répondront qu'au delà des merveilles naturelles démontrées par la physique et la chimie, leur confiance s'arrête et leur imagination se cabre. Le monde possible finit réellement pour eux au point où s'arrête la découverte de la veille. Il est vrai que nos fêtes ne sont pas faites pour ceux qui savent, ce qui revient à dire qu'elles n'offrent rien de très-féerique, et cette conclusion n'est pas autre chose que notre exorde.

La seule nouveauté à peu près littéraire de la semaine, qui le croirait? c'est un mélodrame de la Grille, *Madame de Laverrière*. M. de Monbrun est l'amant d'une marquise très-jolie qui le frappe à mort dans l'alcôve de madame de Laverrière, qui est pure et sans tache. Le séducteur avait tendu un piège à la puceur. Voilà donc l'innocence entre les mains de la justice; mais la justice lâche bientôt sa proie en vertu des privilèges de la scène, et la coupable présumée sera déportée sans jugement. Des le premier relais, le drame prend une face imprévue. La pauvre femme sauve la vie à un inconnu qui s'enflamme pour elle et qui la ramène à Paris. Grâce à une nouvelle combinaison dramatique, il se trouve que cet amoureux de madame de Laverrière est l'amant de la criminelle marquise. Aussitôt la pièce rentre dans le chemin connu et traditionnel dont elle ne sortira plus. La marquise tourne sa rivale par la main de l'époux qui se croit outrage. Cet homme faible et peu clairvoyant laisse jeter sa femme aux Madelonnettes, il la somme de désister sa fille, il prétend la contraindre à signer son propre déshonneur, jusqu'au moment où il reconnaît la vérité. Sa femme est sauvée, soit! mais il est perdu. La marquise l'a empoisonné, et madame de Laverrière est trouvée pour la seconde fois auprès d'un cadavre. Il y a de quoi trembler pour elle, si ce n'était l'impudence de la coupable, qui finit par se prendre dans un dernier piège. A vrai dire, la criminelle l'est un peu trop, et madame de Laverrière est un peu trop,.... innocente. A cela près, la pièce a paru irréprochable; intrigante comme un roman, elle est écrite avec soin, et elle a beaucoup réussi. L'auteur est M. Charles Lafont, énergique et habile écrivain auquel le Théâtre-Français doit le *Chef-d'Œuvre inconnu*.

Au Gymnase, le *Banquet des camarades* n'a pas tenu les promesses faites par son nom. Vaudeville ou comédie, c'est un pique-nique assez touchant, sauf ses incidents ridicules, ce que repas de camarades, où l'on fraternise à tant par tête, où le tutoiement égalise les âges et les fortunes, ou les souvenirs du collège évoqués en caricature s'évanouissent en accolades, où les contrastes abondent, car tel lauréat de l'Université aune de la toile ou dirige un bureau d'omnibus, tandis que le fruit sec trône dans quelque ministère ou à l'Institut; l'anniversaire n'est pas sans charme pour les anciens copains qui se rappellent mutuellement leurs bons tours qui sont ordinairement d'assez mauvais tours; le doyen fait son speech; s'il se trouve une autorité parmi les assistants, et elle se trouve toujours, elle porte un toast *urbis et orbis*. Au dessert le vaudevilliste entonne ou détonne ses couplets, et, le champagne aidant, tout le monde s'embrasse et tout le monde se reconnaît, jusqu'à ceux qui ne s'étaient jamais vus; on ressente les sobriquets du collège qui sont fêtés comme des épigrammes, et puis chacun s'esquive ou file, et l'amitié en fait autant jusqu'au prochain anniversaire, vous voyez bien que l'institution a produit d'heureux résultats... pour les restaurateurs. La pièce de M. Arvers frise le sentiment, cotoie la gaieté et reste entre les deux, l'esprit par terre. Un lauréat tombé dans la misère aime la fille d'un riche bourgeois qu'un faux camarade tente de ravir à son amour, mais Rabourdin donne la moitié de sa fortune au condisciple malheureux et arrange l'affaire. Ce Rabourdin, camarade comme on n'en voit plus que dans les vaudevilles, est joué rondement par un jeune acteur, M. Dupuis, qui aspire à la succession de M. Tissard; pour-

qu'il pas ? PHILIPPE RUSONI.

Pyrénées. — Une excursion aux bains de Panticoça.

Les Pyrénées ! Que de pages, de volumes n'ait-on pas déjà écrit sur ce sujet ! Combien de voyageurs enthousiastes ont déjà entrete nu le public de leurs courses dans ces admirables montagnes, narré fièrement leurs prouesses, et décrit pompeusement les sites les plus remarquables ! Quo le savants, traitant la question dans une vue plus sérieuse et plus utile, ont raconté leurs laborieuses et pénibles explorations ! Qui ne connaît aujourd'hui, qui n'a visité Bagneres-le-Luchon, Bigorres, Canterets et leurs environs si curieux ! Qui n'a e u le parler du pent d'Espagne, du lac de Gaube et de Gavarnie, Gavarnie la merveille orgueil des Pyrénées !

C'est pourtant des Pyrénées que nous avons l'intention d'entretenir aujourd'hui nos lecteurs. Et ce qui nous porte à nous engager dans ce chemin si frayé, c'est le désir d'être utile peut-être aux voyageurs qui devront les visiter après nous. Et cela en leur indiquant une excursion que peu de personnes font, et qui est cependant des plus intéressantes. Au surplus, c'est surtout aux étrangers, qui, pendant la saison des eaux, se rendent soit aux Eaux-Bonnes, soit aux Eaux-Chaudes, dans les Basses-Pyrénées, que nous nous adressons.

Tous les voyageurs qui séjournent pendant quelque temps dans nos établissements thermaux des Pyrénées sentent aisés d'un désir qui est presque général, c'est de passer de l'autre côté des Pyrénées et de pénétrer en Espagne. Indiscrètement, ceux qui ont le plus de temps à leur disposition, se lancent jusque dans l'intérieur des terres et font de véritables tournées en Espagne, sous prétexte d'un pèlerinage aux Pyrénées ; ceux-là sont privilégiés ; d'autres, et c'est le plus grand nombre, se contentent de former des vœux qu'ils ne satisfont pas, et ne viennent chez eux sans avoir vu l'Espagne ; d'autres enfin, prenant un juste milieu, peuvent ne prêter point sur la frontière, et au moins ne qu'ils ont vu les Pyrénées sans rapporter dans leurs foyers quelque idée de cette terre espagnole ; si intéressante par la nature de son sol, par les mœurs et les habitants et par ses souvenirs historiques.

Des Eaux-Bonnes, beaucoup de personnes, passant par Bayonne et par Biarritz, vont visiter Iron et Saint-Sébastien ; c'est un charmant petit voyage, qui se fait prosaïquement en diligence sur la grande route ; d'autres, moins amateurs des sentiers tout tracés, recherchant davantage l'imprévu et le pittoresque, choisissent pour objet de leur excursion en Espagne l'établissement thermal de Panticoça, qui est situé à six heures de marche de la frontière, au sud-est des Eaux-Bonnes, dans la province de l'Aragon.

Pour faire l'excursion complète, il faut aller de Bonnes à Panticoça, de là à Cauteerets par Marcadau, et revenir de Cauteerets à Bonnes, en traversant le col de Terte. Le tout de bande au moins trois jours ou quatre au plus, en se reposant un jour à Cauteerets, ce qui est le plus prudent. Comme la tournée est quelque peu fatigante, les dames ne peuvent pas songer à l'entreprendre, et une condition importante aussi à observer est de ne pas la faire à trop grand nombre ; ni le

guide pas être plus de quatre personnes ; le guide fera la cinquième, et il aura assez à faire de surveiller les cinq chevaux et de tout surveiller.

On part de Bonnes par les Eaux-Chaudes et Gabas (Gabas est le dernier poste de la douane française, et là finit la route carrossable). Pour éviter dès le départ deux heures au moins de cheval sur une route que tous les jours les baigneurs ont occasion de parcourir comme but de promenade, et que par conséquent ils connaissent assez, on fait bien de se rendre jusqu'à Gabas en voiture. On aura eu soin d'y envoyer d'avance, dès la veille au soir, un guide avec des chevaux choisis et éprouvés. Parti de Bonnes à cinq heures du matin, en deux heures on arrive à Gabas ; on y laisse la voiture ; et, après s'être assuré des acquits à caution nécessaires afin de pouvoir, au retour, rentrer les chevaux en France sans payer de droit, on se met en route. En sortant de Gabas, on entre à gauche dans une gorge boisée ; bientôt, à mesure que l'on s'élève, le sol devient aride et pierreux ; et, côtoyant toujours le pays de Gabas, en deux heures environ on gagne la Case à Brunsette, espèce d'uberge sise au milieu de la montagne, où l'on s'arrête pour déjeuner. Les voyageurs prudents ont emporté de Bonnes des viandes froides, du pain et du vin, et ne demandent à l'hôte, pour ménager son amour-propre de cuisinier, qu'une simple omelette au lard. Bien éloigné en cela du montagnard écossais, l'indigène des Pyrénées range son monde et profite amplement de votre courte visite pour arrondir à vos dépens son escarcelle.

Vers dix heures, on se remet en route ; et bêtes et gens, bien lestés, bien repus, s'avancent avec courage, et bien leur en prend : car le sol devient de plus en plus montueux, la nature plus agreste ; à chaque pas naissent des difficultés nouvelles, et souvent il faut mettre pied à terre pour gravir de véritables escaliers, que les chevaux franchissent d'un pied ferme et sûr jusqu'au prodige.

De temps en temps un aboiement se fait entendre ; on cherche autour de soi sur les crêtes des hauteurs environnantes ; bientôt on découvre un troupeau nombreux attaché aux flancs de la montagne ; puis le berger solitaire, assis sur une roche élevée, et près de lui son magnifique chien des Pyrénées, gardien vigilant du troupeau. Et alors on se met à réfléchir sur l'existence de ces montagnards, qui, durant six mois de l'année, quittent leur famille et leur village pour aller paître leurs troupeaux sur les plateaux déserts des montagnes, aux pieds des glaciers séculaires. Combien leur destinée nous paraît triste à nous gens de la ville, qui avons besoin de monde, de bruit et de plaisirs ! et pourtant nous comprenons le charme de cette solitude qui les séduit et les attire, nous comprenons l'amour qu'ils portent à leur beau pays, et nous nous sentons touchés lorsque nous les entendons, descendant de la montagne avec les beaux jours, dire sur un ton triste et lent cette vieille chanson du pays :

« O Dieu de ces montagnes !
« Qui les a pu quitter
« Sans pleurer,
« Je vais par les montagnes
« Mon bétail promener,
« Sans tarder,
« Comment me consoler ! »



Excursion à Panticoça. — Le dernier poste de la douane française.



Excursion à Panticoça. — Sallent.



Excursion à Panticoça. — L. (L'illustration, les deux)

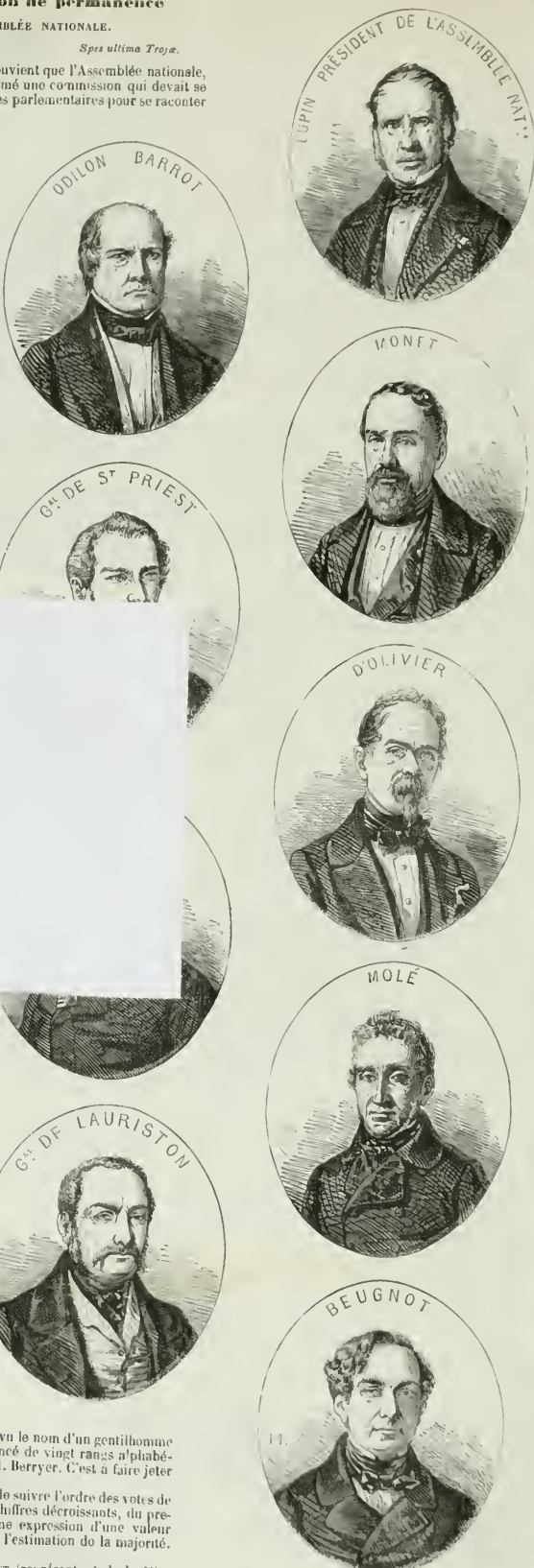
La Commission de permanence

DE L'ASSEMBLÉE NATIONALE.

Spes ultima Troja.

C'est à peine si l'on se souvient que l'Assemblée nationale, avant de se séparer, a nommé une commission qui devait se réunir pendant les vacances parlementaires pour se raconter les nouvelles publiées dans les journaux du matin, et afin de pouvoir faire dire dans les journaux du soir qu'elle n'avait rien à dire. Qui pourrait-elle dire en effet? La commission de permanence, nommée pour garder la place des législateurs absents et les appeler si la place était menacée par des intrus, s'en est allée elle-même se promener dans les départements ou à l'étranger, laissant à deux ou trois des siens la clef du palais solitaire.

Cependant, la postérité ne sera pas fâchée d'apprendre les noms et de connaître les figures des vingt-cinq mandataires de l'Assemblée nationale; c'est donc pour la postérité que nous avons recueilli ces images citoyennes, en tête desquelles nous ferons figure.



vre); — 2° Odilon Barrot, représentant du département de l'Ain; — 3° Jules de Lasteyrie (Seine-et-Marne); — 4° Monnet (Meurthe); — 5° général Saint-Priest (Hérault); — 6° Changarnier (Somme); — 7° d'Olivier (Vaucluse); — 8° Berruyer (Bouches-du-Rhône); — 9° Nettement (Morbihan); — 10° Mole (Gironde); — 11° de Lauriston (Ain); — 12° de Lamorcière (Sartre); — 13° Beugnot (Haute-Marne); — 14° de Mornay (Oise); — 15° de Montetello

(Marne); — 16° de l'Esplanasse (Haute-Garonne); — 17° Creton (Somme); — 18° Bulhière (Bouches-du-Rhône); — 19° Tesin Aveyron; — 20° Leo de Laborde (Vaucluse); — 21° Casimir Perier (Aube); — 22° de Crouselles (Basses-Pyrénées); — 23° Bruel - Desvaux (Orne); — 24° Combarès de Leyral (Puy-de-Dôme); — 25° Garmon (Seine); — 26° Charcolle (Seine).

Cherchez dans cette liste l'expression des opinions diverses qui se coalisent pour former la majorité, vous les trouverez toutes; vous en trouverez même qui ne sont pas absolument hostiles à la minorité; mais il y a une opinion que vous n'y découvrirez pas; c'est celle que toutes les autres ont intérêt à tenir en échec; d'où l'historien futur tirera une conclusion favorable à la sagesse de l'Assemblée. Les membres de la commission ont été choisis en effet, par une sorte de compromis, afin de se surveiller réciproquement, mais aussi afin de contenir tous ensemble le parti qui se croit le plus près du but, parce qu'il tient le cordon, comme on dit à l'hippodrome, dans ce jeu de cirque dont la France est le prix.

Il paraît toutefois que cette double mission des mandataires de l'Assemblée a été rendue facile par la prudence de tous les partis car c'est à peine, comme nous l'avons dit, si la petite minorité permanente de la commission en vacances a senti le besoin de se réunir. On assure même qu'il est arrivé à l'un des commissaires, attaché au rivage parisien par d'autres devoirs, de se trouver seul un jour à la séance de b-b tomadaire, ce qui était une bonne occasion de consacrer le triomphe de son parti, mais ce qu'il a dédaigné de faire par un scrupule de loyauté qui honore son caractère en refusant d'ouïsserment sur l'opinion qu'il représente. Et pourtant la maxime l'excausait :

Dixis an veritas, quis in Aulæ requirit?

On est fier d'être Français sans avoir absolument besoin de regarder la colonne.

C'est justement ce trait magnanime qui fait l'a-propos de cette publication. Nous comptons profiter de quelque action d'éclat de la commission de permanence pour l'offrir aux regards étonnés de nos concitoyens; toute réflexion faite, ce qui pouvait arriver de mieux, c'est que la commission n'eût rien à faire. Il faut convenir que les circonstances l'ont bien servie. Mais les circonstances ne faisaient pas notre affaire, et nous étions forcés de garder nos images, sans l'exemple que la commission a donné par un de ses membres dont la confiance doit prendre place un peu au-

ment pouvait craindre de ne pas exprimer le sentiment de tous nos lecteurs. Devions-nous faire des catégories de légitimistes, d'orléanistes, de républicains et de neutres? Cela se pouvait; mais il y avait un rang à donner à chacune de ces catégories; il fallait dénoncer notre préférence. S'en remettre au sort? c'était courir le risque d'inquiéter quelques lecteurs superstitieux en jouant leurs espérances à croix ou pile. L'ordre alphabétique n'est pas aussi impartial qu'on le pourrait croire; d'ailleurs, nous l'avons définitivement condamné le jour où, dans une liste des personnages qui ont eu l'honneur de visiter M. le comte de Chambord à Wiesbaden, nous avons vu le nom d'un gentilhomme comme M. du Villomessant distancé de vingt rangs alphabétiques par le nom roturier de M. Barryer. C'est à faire jeter au feu tous les dictionnaires.

Il n'y avait rien de mieux que de suivre l'ordre des votes de l'Assemblée en descendant les chiffres décroissants, du premier au dernier nommé, comme expression d'une valeur non pas absolue mais relative à l'estimation de la majorité. Voici donc l'ordre :

1° M. DUPIN AÎNÉ, PRÉSIDENT (représentant de la Nie-

dessus de celle de Scipion. Nous ne sommes pas encore autorisés à le nommer; mais la morale en action et les cours de thèmes n'y perdrait rien.

On dit pourtant que les réunions deviennent un peu plus nombreuses depuis quelques jours. Les conversations, dans la dernière rencontre, ont roulé sur les solutions que chaque journal se croit autorisé à produire, depuis le *Ca Ira* du *Constitutionnel* jusqu'à la suppression de la présidence et de la Constitution, proposée par la *Presse*, en passant par l'appel au peuple de la *Gazette de France* et le système Haynau de l'*Assemblée nationale*. Il paraît que la commission s'amuse un peu de ce concert qui détonne à chaque phrase, et qu'elle est de l'avis d'un écrivain sensé qui s'exprime ainsi au sujet des solutions :

« Je déclare que je n'en ai aucune à vous offrir, et c'est là ce qui me distingue de mes contemporains. J'ai pris, à l'égard des événements de l'avenir, une mesure extrêmement simple, qui, quoi qu'il arrive, laisse un homme en paix avec soi-même et le met à l'abri de toutes les récriminations de ses semblables.

« Cette mesure consiste à laisser aller tranquillement le cours de ces choses invisibles dont l'imperceptible enchaînement amène les résultats imprévus que les bonnes gens appellent des accidents, fils du hasard, et à ne pas permettre à mon imagination de battre la campagne pour préparer des combinaisons dont la plus petite circonstance inopiné peut venir à chaque instant briser la trame laborieuse.

« Ce qui ne m'empêche pas, bien entendu, ajoute ce sage, de donner mon avis quand le moment critique est arrivé. »

Très-bien. Mais notre commission, si le moment critique arrivait, quel avis donnerait-elle? Car elle en a autant que de solutions proposées dans les journaux, et c'est absolument comme si elle n'en avait pas.

Il faut un dénoûment. Quel sera-t-il? Ne vous en inquiétez pas. Nous avons de graves historiens qui lisent dans le passé comme dans un livre et qui vous prouveront, le fait accompli, que les choses ne pouvaient aboutir autrement; ils vous débrouilleront l'écheveau des opinions, des intérêts, des combinaisons savantes et des fautes puériles des partis; ils compteront les fils, constateront la force et le poids pour montrer que la cause invisible devait rompre ceux-ci et se tenir à cheval sur ceux-là afin d'arriver à la solution; ils feront des volumes sur cette corde roide de l'histoire ou ils travailleront sans balancier, après avoir, toutefois, consulté au bureau le chiffre de la recette.

Puisque ces philosophes y voient si clair dans le passé, ne pourraient-ils pas nous dire aujourd'hui quelques mots des causes qui sont en train de produire les effets de l'avenir? Hélas! ils n'y entendent pas plus que vous et moi, ce qui ne les empêche pas d'agir comme s'ils faisaient une œuvre dont ils connaissent la conclusion.

La commission de permanence n'a donc été, jusqu'ici,

qu'une sorte d'en cas constitutionnel. Elle ne peut pas devenir autre chose jusqu'à la fin de sa mission. Les voyages de M. le président de la République, les votes des conseils généraux et les autres expériences, les votes des conseils de l'opinion publique ne sont pas de nature à encourager les entreprises d'un parti quel qu'il soit. Toutes ces expériences aboutissent au vœu général du rétablissement de l'ordre; mais les conditions restent, comme avant, livrées à la dispute, c'est-à-dire à la controverse des opinions qui croient posséder exclusivement la parole souveraine. Au fond, les hommes sages et prévoyants s'en remettent au temps, au jeu des sentiments et des intérêts du pays; les plus pressés, les enfants perdus, continueront à s'agiter, prétendant, comme de raison, que rien n'est plus facile, et s'offrant eux-mêmes à porter le premier coup, sans trouver une excuse si on les prenait au mot.

La commission de permanence, qui a la même responsabilité que l'Assemblée elle-même, se borne à observer, afin de rapporter fidèlement à l'Assemblée, dont la rentrée est fixée au 11 novembre, le résultat de ses impressions. Nous ne croyons pas nous tromper en disant que l'Assemblée retrouvera les choses en l'état où elle les a laissées à son départ; c'est-à-dire que les mêmes intérêts continueront, quoi qu'on dise, à maintenir les partis dans une coalition dont la nécessité, à leur point de vue, n'a pas cessé d'être impérieuse.

Les docteurs d'avis ne sont pas près d'avoir raison; il est vrai qu'ils n'y tiennent pas, et même on pourrait supposer qu'il s'agit pour chacun d'eux d'une industrie qui rapporte et qui cesserait de produire une fois la solution obtenue. On se demanderait ce que deviendrait le *Constitutionnel*, s'il n'avait pas l'empire à proposer, et l'*Assemblée nationale*, si tous les libéraux étaient exterminés. On ne croit pas au dévouement de ces Curvius. Les plumes qui sont à leurs services ne travaillent pas pour la gloire; elles préfèrent la dispute qui fournit des sujets d'articles très-peu honorés, mais honnêtement payés, à la paix des opinions qui ne laisserait la parole qu'aux auteurs d'éloges ou à la compression renouée du régime impérial, qui ne la laissant qu'à la muse éreintée de la tragédie classique.

S'il y a quelque part des journalistes sincères et des hommes d'Etat dignes de ce titre, ce sont ceux qui continuent leur conduite à la politique exprimée dans ces beaux vers :

Mais l'exemple souvent n'est qu'un miroir trompeur,
Et l'ordre du destin qui gêne nos pensées
N'est pas toujours écrit dans les choses passées,
Quelquefois l'un se brise ou l'autre s'est sauvé.

Citons encore et apoloque à l'adresse des auteurs de solution :

Trois docteurs disputant sur le bonheur suprême;
A leurs bruyants débats un quatrième accourt.
« Vous venez à propos... Quel est votre système!
— Le bonheur près de vous, dit-il, c'est d'être sourd. »



soie à un franc cinquante. Ce bon marché, rare en effet, peut s'attribuer à plusieurs causes. D'abord, les gros, présentement en train de manger les petits, obtiennent de ces derniers aux ubois, moyennant quelque avance légère, des marchandises à vil prix : ils en achètent tant leur boutique et le public inouïeux profite de la bonne aubaine sans s'inquiéter le moins du monde du sinistre dont il se mouche, ou du désastre qui l'habille. Ensuite, il y a certaines parties légèrement *avariées*, bien que le gros des acheteurs n'en puisse juger et n'y prenne aucunement garde, mais dont un connaisseur quelque peu émérite apprécierait facilement le bon marché trompeur et ses causes finales. Mais ce mot : *Bon marché*, est d'un effet magique et irrésistible sur le chaland parisien.

Enfin, il y a tels articles sur lesquels l'entreprise consent volontiers une perte... *Timeo Danaos*. C'est l'annonce perfide sous les fleurs de la devanture ; c'est le puff de l'abnégation ; c'est la bagatelle de la porte pour faire stationner, et puis entrer le monde. Une fois que le monde est entré... Mais n'anticipons point sur ces péripéties d'une spéculation si fine, toujours la même et toujours couronnée du plus grand succès.

Voici un spécimen de ces annonces savantes :

PARAPLUIES depuis TROIS FRANCS!

Le *depuis* (je ne l'ai connu que *depuis*) étant invisible à l'œil nu, je m'avisai que voilà une occasion unique de me garer contre l'orage, et jetai un coup d'œil sur l'état peu serein de l'atmosphère, j'entre aussitôt et je demande, avec l'autorité d'un homme qui a trois francs à dépenser, un parapluie. On m'en apporte une douzaine. Ils sont tous neufs et magnifiquement : manches d'ivoire, d'ébène ou de bois sculpté; superbes baleines, belle soie (cuite). Je suis ébahi, et j'ai besoin, pour rassurer ma conscience, de me faire répéter par

le *fichu* : c'est pourquoi, depuis un quart d'heure, on lui fait passer sous le nez toutes les dentelles de Flandre. Il ne reste plus rien de la modeste toile dont j'ai vu un échantillon; mais, en revanche, on m'en étale une magnifique et d'Irlande. On me promène de comptoir en comptoir, d'étage en étage, et je sors de là chargé de nippes, mais nu comme un petit saint Jean.

L'envie, la curiosité, la vanité, la coquetterie et même quelque chose de plus sont habilement caressées par ces serpents à face humaine. Ils exploitent les hommes par les

flair pour discerner les unions morganatiques des légitimes. Avec celles-ci point d'affaires. Les douze arrondissements devraient élever un temple à ce troisième invisible, qui alimente le négoce. C'est lui qui les nourrit : il est le père à tous (commercialment parlant, du moins j'aime à le supposer). *Faccos*, *raguais* un jour, dans un *ces lazars*, une jeune femme qui demandait à voir une très-simple robe. Le commis s'empressa d'étaler une étoffe à dix ou douze francs le mètre. Comme il en cherchait plusieurs autres, « Je vous préviens, lui dit-je, que madame est ma sœur. » Le commis rengaina ses précieux tissus, et livra ce qu'on demandait, sans plus chercher à faire l'article.

Quand une pratique femme se montre un peu récalcitrante, on détache sur elle, à titre de renfort, un auxiliaire indispensable de tout magasin bien monté. C'est l'employé *joli garçon*. Ceci soit dit sans vouloir ravaler le mérite des autres : ces messieurs, j'en conviens, sont de fort jolis hommes; mais l'employé que je viens de dire est le *primus inter pares*. C'est l'Antinous du comptoir; c'est la *jeune garde* qui ne donne que dans les instants décisifs. Doué d'une puissance fascinatrice, l'employé *joli garçon* est blond; il a la bouche en cerise, les moustaches en arc de cercle, l'œil gros et bleu à fleur de tête, l'oreille rouge, le teint fleuri; lorgnon dans l'œil, tenue sévère de gentilhomme sans cheval. Il grasseye et parle des bouffes. Il est d'un effet foudroyant sur les grisettes et les *rentières*; mais il lui arrive quelquefois de s'attaquer aux grandes dames, et c'est avec moins d'appréhension. On a vu parfois la jeune garde enfoncée sur toute la ligne. Voici un *joli mot* de marquise que l'on nous conte à ce sujet. Une femme d'esprit et du monde avait pris fantaisie d'un châle. Elle ne s'était pas décidée. A quelques jours de là, elle revient et demande à revoir son châle. Le chef de l'établissement reconnaît parfaitement la dame, et



L'étalage.



La curiosité.



Les commis.



La vente.

l'honnête marchand le prix d'un superbe vert-pomme que je caresse du regard. — Combien donc celui-ci? — Monsieur, dix-huit francs. Je commence à comprendre. — Mais, dis-je en regrettant mon illusion qui fut courte, n'avez-vous pas des parapluies à trois francs? — Oui, monsieur, oui, oui, sans doute, reprend le commis en souriant d'un air de bonhomie marquis; nous allons vous montrer cela. — Ce disant, il m'exhibe un fatiot sans nom, un parasol en miniature, un diminutif d'ombrelle, bon à donner dans les loires aux petits enfants en sevrage; avec un moulin de papier, pour qu'ils en fassent des débris. *Zéphyr*, *lourde zéphyr*, respecte un parapluie de trois francs! — Quoi! c'est cela? dis-je; ni soie, ni baleines, ni manche presque! — C'est vrai, monsieur, mais pour trois francs! — Ce n'était pas un parapluie, ce n'en était vraiment que l'ombre. — Mais que j'aillie seulement jusqu'au bout de la rue, je n'aurais plus rien dans les mains! — Ce n'est peut-être pas bien solide en effet; mais aussi, monsieur, pour trois francs! — Tenez, monsieur, reprend l'employé par manière de commiseration et de contumescence, voulez-vous quelque chose de bon? prenez-moi cela! — Et il m'a tend le fatal vert-pomme que, vaincu par une fausse honte et par la pluie imminente, je me ruine pour acheter et que je perdrai après-demain.

Il serait long d'énumérer tous les artifices, feintes, surprises, apparentes distractions, à l'aide desquels MM. les employés en nouveautés excellent à pousser à la vente. Je demande à voir un gilet de flanelle et l'on me montre des cravates. Je serai fort heureux si je m'en tire à moins d'une bonnetterie complète. Une voisine a besoin d'un modeste

femmes, et les femmes l'une par l'autre. Que mylord protecteur se garde de paraître ici avec sa protégée, pour peu qu'il tienne à sa bourse, et ici le soupçonner d'y tenir. Qui ose marchander pour une jolie femme? MM. les commis ont un

l'Apollon pareillement, qui s'exulte dans ses moustaches. — C'est le cachemire fond vert? — Oui, monsieur. — C'est celui que M. Arthur a eu l'honneur d'offrir à madame! M. Arthur prend une pose. — Qu'est-ce que M. Arthur? dit la dame intriguée. — C'est un de nos premiers commis : un grand jeune homme blond, physique distingué, bonne tenue, manières parfaites... (Nouvel effet de gilet de M. Arthur.) — Ma foi, monsieur, répart la dame, je sais de quelle couleur est le châle, mais je vous avoue humblement que je n'ai pris garde à celle du commis. Les bras tombent des mains et le lorgnon de l'œil à M. Arthur.) Le cachemire n'en est pas moins payé et livré pour lui même. La jeune garde avait cru vaincre, elle tombe à plat; mais elle prendra sa revanche avec les lorettes. Gare aux Anglaises, aux princes russes et autres Cosaques du Don.

Les magasins de nouveautés sont naturellement remplis de fort vieilles choses, et le talent par excellence est d'en écarter le plus possible, tout comme la spécialité des marchands de ces vieilleries, que l'on a nommées *bric-à-brac*, est de vendre, autant qu'il se peut, des antiquités toutes neuves. Chaque art à sa nécessité, et chaque métier ses exigences. Les vieilleries ou rebuts, en nouveautés, se débitent facilement aux provinciaux, voire aux Parisiens, par quelques artifices de jargon et de mise en scène. On a soin de ne les produire que dans les entre-sols obscurs, ou le soir, au jour éclatant, mais ambigu de l'éclairage, et c'est peut-être pour cela qu'on les a nommées *rossignols*, du nom de cet oiseau terne et morne le jour, mais mélodieux la nuit.



La caissière.

ALMANACH DE L'ILLUSTRATION POUR 1881 (1).

CALENDRIER PAR CHAM.

Chaque âge a ses plaisirs, chaque mois son breuvage.

JANVIER.

L'AMISSETTE



Approchez, mon enfant, je suis content de vous ;
Tu fais, en ce beau jour, je suis content de tous.

FÉVRIER.

LE CHAMPAGNE



Le champagne n'est pas ce qu'un vain peuple pense,
C'est du vin blanc, du gaz, et beaucoup de dépense.

MARS.

LA BIÈRE



Il avait, ayant soif, tenu son verre prêt ;
Mais c'est un por-pluic, innocent, qu'il fallait.

AVRIL.

LE CHABLIS



Des huîtres le chablis est la sauce, dit-on.
Une huître n'aurait pas inventé ce diction.

MAI.

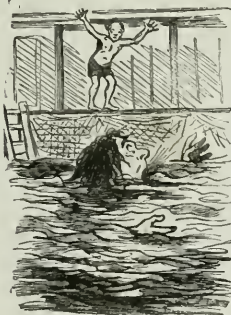
LE COCO.



Limonade du pauvre, à deux liards le verre,
Plus chère, mais aussi moins propre que l'eau claire.

JUIN.

L'EAU DE SEINE



Or, voire des buveurs à l'estomac d'autruche
Qui paraissent vouloir mettre la Seine en cruche.

JUILLET.

EAU DE MER



Pour abreuver sa femme, il a, le cœur de roche,
Dédaigné d'apporter du sucre dans sa poche.

AOUT.

EAU MINÉRALE



Il a cherché Jouvence aux sources du Mont-d'Or,
Voulant ressusciter trois jours avant sa mort.

SEPTEMBRE.

VIN NOUVEAU



Image de Bacchus, dessin mythologique,
Dont la traduction peut donner la colique.

OCTOBRE.

L'ABONDANCE



Le marchand Auvergnat qui remplit le tonneau
N'est pas un vigneron, mais c'est un porteur d'eau.

NOVEMBRE.

L'EAU DE VIE



Ce chasseur maladroit n'ayant rien dans son sac,
Pour corriger son œil pûit son estomac.

DÉCEMBRE.

LE SIROP



On reçoit tout Paris, on fait bon e figure,
Pour cent sous de sirop et dix litres d'eau pure.

(1) Un volume petit in-4, orné, sur toutes les pages, de grandes gravures empruntées à tous les sujets qui font la matière de l'illustration, journal universel. L'histoire contemporaine, les voyages, les découvertes de l'industrie, les arts, les sciences, les mœurs et les travers du temps, etc., etc. L'Almanach de l'illustration se vend 75 centimes, au bureau du journal, rue Richelieu, 60, et chez Pagnerre, éditeur, rue de Seine, 11.

Mathieu de Dombasle.

On a inauguré à Nancy, le 7 de ce mois, la statue d'un homme que ses études et ses travaux classent à un rang glorieux parmi les hommes utiles de notre pays. Mathieu de Dombasle, né à Nancy le 26 février 1777, mort dans cette ville le 27 décembre 1843, a été, dans l'Illustration (n° 46, tome II, page 305), le sujet d'une notice à laquelle nous renvoyons nos lecteurs. La statue qui vient de lui être élevée par la reconnaissance nationale est l'œuvre de M. David d'Angers.

Le Maréchal Oudinot.

On voit, exposée en ce moment en face du Louvre et du pont des Arts, la statue du maréchal Oudinot, duc de Reggio. Cette statue, exécutée aux frais d'une souscription nationale, est destinée à la place principale de Bar-le-Duc, la ville natale du maréchal, la ville où il aimait à vivre quand ses devoirs militaires ou civiques le rendaient aux loisirs de la vie privée. Un habile statuaire, M. Jean Debay, a été chargé de ce travail, qui attire en ce moment la foule autour de l'image d'un héros. Né en 1767, le maréchal Oudinot est mort en 1847, et nous avons consacré ici une notice à la mémoire de ses glorieux services (n° 238, tome X, page 48).

La statue de M. Jean Debay rend avec talent l'attitude du maréchal. Le piédestal attend encore trois des bas-reliefs qui doivent l'ornez des quatre épisodes principaux de sa vie militaire. Celui qui est déjà posé représente le départ du jeune Oudinot à la tête du bataillon des volontaires de la Meuse, en 1792; les autres sont: Oudinot, devenu général en chef des grenadiers et des voltigeurs, en traversant le pont du Danube qui était miné et défendu à l'entrée par 180 bouches à feu, arraché, à la tête de son état-major, des mains de l'artificier, la meche qui allait faire sauter le pont (1805); la nomination de maréchal sur le champ de bataille de Wagram, où il prit une part si remarquable (1809); enfin le passage de la Bérésina, dans lequel le maréchal Oudinot rendit des services immenses à l'armée, dont il fut proclamé le sauveur par l'empereur (1812).

En réunissant sur la même page ces deux enfants de la Lorraine, nous avons pensé à la devise qui résume les deux genres de services qui font la richesse et la sûreté des Etats. C'est la devise d'un autre vaillant soldat qui fut en même temps un agronome zélé, la devise du vainqueur de l'Isly, du laboureur d'Excideuil et du colonisateur de l'Algérie: *Ense et aratro.*



Le maréchal Oudinot, duc de Reggio. Statue exécutée par M. Debay pour la ville de Bar-le-Duc.



Mathieu de Dombasle. Statue exécutée par David d'Angers pour la ville de Nancy.

Bibliographie.

De la civilisation du peuple arabe, par CHARLES RICHARD, capitaine du génie, chef du bureau arabe d'Orléansville, ancien élève de l'École polytechnique. Alger, Dubos frères, éditeurs.

M. Richard est l'auteur de plusieurs études publiées sur l'Algérie: *Etude sur l'insurrection du Dahra; Du gouvernement des Arabes et de l'institution qui doit l'exercer; Esprit de la législation musulmane; Scènes de mœurs arabes*. L'œuvre que nous annonçons complète et résume l'ensemble de ses études sur l'Algérie. Nous ferons des emprunts très-riches aux *Scènes de mœurs arabes* comme étant la lecture la plus propre à initier nos lecteurs à l'esprit de cette barbarie qu'il s'agit d'élever au niveau de notre civilisation. C'est, comme on le verra et comme le prouve M. Richard, l'affaire du temps. Avant de présenter cette preuve d'après M. Richard, nous ne résistons pas au désir de citer le début de sa brochure: *De la civilisation en Algérie*. C'est un examen très-sommaire des systèmes proposés jusqu'ici sur le sujet en question.

« On a dit beaucoup de choses sur ce qu'il convenait de faire pour assésir notre domination d'une manière solide dans le pays. Les uns ont prétendu qu'il n'y avait rien de plus simple, et qu'en laissant marcher tout au hasard, les événements de l'avenir se grouperaient d'eux-mêmes à notre entière satisfaction. Ceux-là ne s'étaient certes pas mis en grands frais d'imagination. Leur système peut faire un agréable pendant à celui d'une illustre école d'économistes, qui veut placer les distributeurs de la production dans les douveurs d'une concurrence illimitée, ou chacun mange le foin de son voisin.

« D'autres ont prétendu qu'il fallait complètement nous isoler du peuple conquis, bâtir des villes à celui-ci à des distances prodigieuses des nôtres, afin d'éviter, je le suppose, une fusion par rayon mort. Idee ingénieuse, qui n'est pas chère à mettre à exécution, et qui dénote une grande connaissance du cœur des gens qui se débâtent.

« Ceux-ci, ne sachant pas comment résoudre la difficulté, ont voulu, suivant la vieille méthode d'Alexandre, s'en tirer à l'aide d'un subterfuge. Ils ont proposé de nous débarrasser des indigènes en les repoussant devant nous, ne nous inquiétant plus de ce qu'ils devenaient que de la justice du bon Dieu, dans le cas par-aisaient se préoccuper très-méchamment. Système fort simple encore, mais dans lequel on mélange tout complaisamment les corps de foin de desespérer des gens redoublés.

« Ceux-là, troublés dans leur sommeil par les lauriers d'Attila, ont proposé tout bonnement et candidement d'ex-rinuer jusqu'au dernier cet insupportable peuple conquis, qui joignait à l'inconvénient d'occuper un pays conquis par nous le désagrément d'embarasser leur esprit dans la recherche d'une solution. Tuer tout le monde, c'est certainement un moyen de faire place nette: le malheur est qu'on ne peut pas tuer tout le monde, impossibilité vraiment déplorable, mais à laquelle il faut pour-

tant se soumettre. *Le ve victis* est sans doute un mot facile à prononcer, mais ceux qui l'acceptent comme la base d'une conquête devraient se rappeler qu'il n'a jamais porté bonheur à personne, et particulièrement à un certain Brone de nos ancêtres, à qui il valut la perte de l'Italie, et une des plus mémorables défontes dont l'histoire fasse mention. Tuons! tuons! la belle politique, n'est-ce pas? et comme si le sang avait jamais fécondé aucune cause!

« D'autres encore, puisant leurs inspirations dans des pastorales inconnues, ont donné comme excellent moyen de fusion l'accouplement forcé du peuple conquérant avec le peuple conquis. Ils ont imaginé de petites maisons dont le premier étage eût été habité par un couple arabe, et le rez-de-chaussée par un couple européen, avec injonction de vivre dans la meilleure intelligence possible, en s'abstenant de toute espèce de torques et autres désagrément conjugal. Ce système signifiait un besoin extrême de dire du neuf et de l'extravagant, mais, à coup sûr, ne faisait pas marcher la question d'un millimètre.

« D'autres encore, animés d'une foi exceptionnelle, ont assuré, d'abord, que leurs devanciers en expédients n'avaient pas le sens commun; ensuite, que toute la question était purement une affaire d'exorcisme, ils ont crié bien haut qu'il n'y avait qu'à baptiser le peuple musulman, et se sont mis à tendre leur asseraeroir; mais, fu-beaux contre-temps, le peuple arabe s'est mis à fuir l'eau bénite, ni plus ni moins qu'un diable des vieilles légendes. Ce n'était donc pas encore ce qu'il y avait de mieux à faire.

« Quelques-uns, doués d'une humeur à la Pandour, ont envoyé la question et sa solution à tous les diables, disant que qu'on tapait vigouusement à droite et à gauche, il était impossible de ne pas arriver à un résultat des plus satisfaisants. Ceux-là, il n'y a pas grand'chose à en dire, si ce n'est qu'il y aurait peut-être à souhaiter qu'une partie de leur solution leur retombât un jour sur le dos, afin qu'ils pussent l'expérimenter sur eux-mêmes.

« D'autres enfin, procédant par voie synthétique, ont affirmé dogmatiquement que le peuple arabe était destiné à disparaître de la terre avant l'invasion européenne, et qu'en conséquence il n'y avait pas lieu de s'occuper de lui. Quant à ces derniers, il n'y a qu'une chose à leur reprocher, c'est de n'avoir pas trouvé le secret de rendre les femmes des Arabes stériles, car leur opinion ne pêche que par ce petit point secondaire.

« Mais voici la grande voix de l'opinion parisienne, qui souvent domine les décrets officiels! Voyons ce qu'elle va nous dire. Malgré le respect qui lui est dû, on est bien obligé de confesser que son discours n'est pas des plus satisfaisants. Voici comment on pourrait le résumer:

« Il y a peut-être un peuple arabe, je n'en sais rien et ne veux pas le savoir; mais si par hasard il y en avait un, il faudrait le gouverner comme les Français ses voisins (1).

[1] Je serais vivement peiné, si l'on pouvait croire que ces diverses cri-

« Mais qu'est-ce que cela veut dire: gouverner le peuple arabe? Gouverner quoi, quels éléments? Je vais essayer de vous le dire, et vous verrez si, dans l'état actuel des choses, appliquer à ce peuple notre forme sociale tout d'une pièce, cela ne revient pas à battre la mer avec une verge.»

« Liques s'adressent, en quoi que ce soit, à des personnes. Ces personnes, douées d'une intelligence très-étendue pour la plupart, avaient des idées extrêmement consciencieuses, mais encore obscurcies par les abus, que le temps seul a usés. En nous approchant de l'avenir, nous sommes venus plus près du but, et c'est l'unique raison qui fait que nous le voyons mieux.»

Rébus.



EXPLICATION DU DERNIER REBUS. Ne dérangez pas l'honnête homme qui dîne.

On s'abonne directement aux bureaux, rue de Richelieu, n° 60, par l'envoi/franco d'un mandat sur la poste ord. Lechevalierier C^o, ou près des directeurs de poste et de messageries, des principaux libraires de la France et de l'étranger, et des correspondances de l'agence d'abonnement.

PAULIN

Tiré à la presse mécanique de PLOU FRÈRES, Paris, 36, rue de Valenciennes